



Siècles

Cahiers du Centre d'histoire « Espaces et Cultures »

22 | 2005

Techniques et technologies

Techniques et technologies

Bruno Phalip



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/siecles/1882>

ISSN : 2275-2129

Éditeur

Centre d'Histoire "Espaces et Cultures"

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 3-8

ISBN : 2-84516-311-8

ISSN : 1266-6726

Référence électronique

Bruno Phalip, « Techniques et technologies », *Siècles* [En ligne], 22 | 2005, mis en ligne le 15 mai 2014, consulté le 19 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/siecles/1882>

Tous droits réservés

TECHNIQUES ET TECHNOLOGIES

Nos disciplines peinant encore à intégrer pleinement certaines documentations ou objets de recherche, l'histoire des techniques et l'appréhension concrète des technologies apparaissent principalement là où l'histoire et l'histoire de l'art marquent leurs propres limites, ce qui contribue à renforcer leur présence au Conservatoire national des arts et métiers ou en archéologie, bien au-delà de leur cadre habituel d'intervention. Pour ne prendre que cet exemple, l'archéologie dite « industrielle » se développe au moment même où les plans de reconversion font disparaître outils de production, « savoir-faire » et qualifications des plus anciens bassins européens. Par là même, les paysages industriels et les réalités rurales, faussement immuables, ont été profondément affectés. Cependant, ce qui semble être une évidence pour nos deux derniers siècles en Europe (industrialisation, friches ; mécanisation, déprise) ne vaut pas pour toutes les périodes. Entre la « révolution » reconnue du néolithique, la Renaissance et les conquêtes industrielles du XIX^e siècle, nous pourrions — à considérer les choses de manière rapide et superficielle — avoir le sentiment d'une bien étrange lenteur et singulière inertie dans les pratiques agraires, artisanales ou préindustrielles.

Souhaitant affirmer qu'il n'y a lieu de céder ni à l'apparente fatalité des documentations inexplorées, ni à de trop belles évidences historiographiques, il nous a paru important de rassembler ici les articles d'auteurs travaillant à des questions aux limites de leurs champs disciplinaires. Les contributions présentées sont évidemment toutes redevables, à différents degrés, d'une recherche fortement campée sur ses positions, fondée à la fois sur une multitude d'articles aux problématiques hétérogènes et quelques manifestes la ponctuant à espaces réguliers comme autant de convulsions. Par ailleurs, ces textes sont inégalement répartis, tant la recherche a été préoccupée par les périodes moderne (XVIII^e siècle surtout) et contemporaine puisque, suivant en cela Lynn White, «la technologie est restée, jusqu'aux siècles derniers, le fait de groupes qui écrivaient peu»¹. Les documentations écrites constituant un préalable, notre volonté a été celle d'attirer l'attention en direction de la vaste période médiévale et de ses propres friches sans la réduire au seul bas Moyen Âge. Sans toutefois souhaiter, ni pouvoir, présenter ici une vision exhaustive des recherches, notre premier souci a été de retravailler à quelques repères notamment destinés aux étudiants-chercheurs. De façon toute aussi évidente, ce numéro ne pouvait raisonnablement pas concerner la période antique, dont la recherche a pourtant été profondément renouvelée et qui explore tant de voies marquantes pour les médiévistes. De leur côté, même si les périodes moderne et contemporaine tiennent ici une place réduite, les contributions présentées sont essentielles tant les questionnements et les croisements méthodologiques sont indispensables. Elles aident, en outre, à situer quelques-unes des préoccupations les plus récentes dans leurs domaines respectifs. La part — essentielle à notre sens — des gestations et des expérimentations est ainsi abordée, tout comme sont revisités les concepts d'«immobilisme» ou de «progrès». De la même manière, qu'en est-il des connaissances mobilisées : simple continuité des mises en pratique à d'autres échelles, accumulation des savoirs, efforts infructueux de définition et démonstration, véritable novation ?

Au préalable, et pour des raisons de commodité, chaque auteur dispose souvent d'une définition adaptée à sa propre recherche. Cependant, il faut d'emblée préciser que le terme «technique» recouvre

des procédés de travail et d'expression s'opposant à celui d'«esthétique» mettant l'accent sur l'inspiration et l'étude formelle. Cela explique les réticences de l'histoire de l'art à intégrer sans réserve les questions techniques et permet de comprendre les liens complexes existant entre «productions artistiques» de masse et «créations artistiques» d'exception. Plus généralement, le mot «technique» insiste sur l'ensemble des procédés empiriques (observation) et scientifiques (démonstration) employés pour obtenir un résultat matériel (objet, outil, assemblage, mécanisme ou machine) lié à la transformation des milieux anthropisés. En dépit d'aspects communs marqués avec le premier terme, celui de «technologie» insiste sur la théorie générale et l'étude des techniques comme un ensemble cohérent de savoirs et de pratiques.

Le médiéviste dispose donc de la très importante production bibliographique des antiquistes et des modernistes, mais cela constitue rapidement un handicap tant les tentations sont grandes de se satisfaire du seul postulat de conservatisme ou des méthodes régressive et comparatiste. Ces faux-amis constituent en outre un danger par l'absence d'autonomie et le lissage de réalités contrastées d'une période à l'autre, comme d'un milieu à l'autre. Est-il alors souhaitable de se débarrasser des problèmes en se satisfaisant trop rapidement de définitions accordant une part importante à des visions simplifiées : la stagnation technique du Moyen Âge, l'impossible développement des moyens de production médiévaux, les techniques médiévales, pâles reflets de celles de l'Antiquité ? De la même façon, il reste délicat de considérer, par simple automatisme, que les pratiques actuelles des artisans se calquent sur celles de la période médiévale en constituant des modèles référents intangibles. Les pratiques de la taille de pierre aux IX^e-XI^e siècles restent très éloignées de celles — particulièrement codifiées — du début du XX^e siècle.

Ces avertissements énoncés, le chercheur dispose d'outils, parmi lesquels nous en avons retenu quatre. Le premier vise à une meilleure définition médiévale du travail grâce aux résultats d'un colloque tenu à l'Université catholique de Louvain en 1987, publié par Jacqueline Hamesse et Colette Muraille-Samaran en 1990 à Louvain-la-Neuve, sous le titre *Le travail au Moyen Âge. Une approche interdisciplinaire*. Des

historiens et un historien de l'art y confrontent leurs démarches afin de cerner au plus près le problème. Le second est volontairement caractérisé par des visées plus larges. Il perd apparemment en efficacité par sa longue démonstration basée sur l'implacable typologie de *L'Homme et la charrue à travers le monde* publié en 1955 et réédité en 1986 à Paris. Cependant, les auteurs, André G. Haudricourt et Mariel J. Brunhes-Delamarre, allient étroitement les textes à l'iconographie, puis cartographient les données sur le temps long en faisant état des principales théories et hypothèses. Le cadre formateur est donc essentiel ici par la rigueur des argumentaires. Véritable manifeste, l'ouvrage suivant est dirigé par Jean Guilaine et publié à Paris en 1991 sous le titre *Pour une archéologie agraire* qui réunit des chercheurs du CNRS, tout en y associant des représentants de l'Université. Enfin, Georges Comet nous interroge à propos de la matérialité de la production agricole dans son bel ouvrage sur *Le Paysan et son outil. Essai d'histoire technique des céréales (France, VIII^e-XV^e siècles)* publié par l'École française de Rome en 1992. Labours et blés y voisinent avec les outils agricoles et leurs représentations en proposant des conclusions, dont une intitulée « Pour une histoire technique ».

Différentes volontés sont donc clairement affichées derrière chacun de ces titres. Mais, si le travail constitue bien une interrogation centrale, l'outil, les gestes sont perçus différemment selon la formation des chercheurs, archéologues, historiens, historiens de l'art ou ethnologues. Pour se faire une idée de ces perceptions différenciées, il suffit d'envisager les contenus du récent colloque (mars 2005) organisé par l'Institut national d'histoire de l'art et le Conservatoire national des arts et métiers, *Les Avatars de la « littérature » technique. Formes imprimées de la diffusion des savoirs liés à la construction*. Le livre et les revues techniques tenant une place prépondérante (XVI^e-XX^e siècles) au sein des différents ateliers, les réflexions tournant autour de la mise en pratique sont peu représentées avec deux interventions sur quarante : Philippe Potié, « L'écriture des traités de coupe de pierre » ; Annie Charon, « Un traité pour les maçons en usage de la fin du XVII^e siècle à la fin du XIX^e siècle ». Le présupposé du primat des cultures écrites domine encore et il doit nous alerter.

Telles sont quelques-unes des difficultés à affronter. Dans ce cadre, le numéro propose huit textes écrits par six médiévistes, un moderniste et un contemporainiste. L'historien Georges Comet a accepté de retravailler à la mise en valeur d'un socle — véritable maison commune — concernant les sources, les axes de recherche et les méthodes. Agriculteurs et artisans sont fermement associés ici et une multitude de directions sont offertes en dépassant les limites de documentations convenues. L'invitation à débattre est alors évidente en proposant le cumul des visions historique, ergologique, archéologique, ethnologique ou encore iconographique. Nicolas Reveyron, historien de l'art et archéologue du bâti, lance toujours aussi hardiment ses passerelles entre les disciplines comme autant d'hypothèses ruinant leurs rigidités. Entre art de bâtir et recherche esthétique, la question du réexamen des sources écrites est posée autour de la réception de l'œuvre, comme du développement d'une forme d'esthétique technologique, tant le savoir-faire le plus pointu peut tenir lieu de beauté. Bruno Phalip, historien de l'art et archéologue du bâti, estime impossible de travailler à un édifice roman tel que Notre-Dame-du-Port à Clermont-Ferrand en coupant sa réflexion des réalités techniques. De nombreux acteurs, tous anonymes, mettent leurs qualifications en commun pour réaliser une œuvre de longue haleine, nécessairement collective, d'où il est possible d'extraire quelques individualités émergentes dont celle du tailleur de pierre. En convergence totale, David Morel renouvelle notre vision des signes lapidaires en questionnant le chantier médiéval sous l'aspect de tailleurs de pierres confrontés aux milieux cultivés, souvent fortement romanisés. L'histoire de l'art n'ayant jamais interrogé la priurale Saint-Pierre de Souvigny sous l'angle de la charpenterie, Laurent Fiocchi propose une réflexion méthodologique invitant autant à la conquête de nouvelles documentations (assemblages, outils, mise en œuvre, relevés, dendrochronologie) qu'à la prudence (prélèvements des bois, politique de emplois). Isabelle Pignot envisage l'architecture des abbayes cisterciennes comme le résultat d'une pensée religieuse alliée à des choix délibérés dans l'aménagement du saltus et des milieux humides au sein desquels les moines s'insèrent. En liens directs avec cette place réservée au saltus, moulins, forges et granges contribuent sans doute à modéliser puis à fixer des

architectures où puisent les maîtres d'œuvre des abbatales cisterciennes. La place dévolue aux zones humides et aux travaux hydrauliques constitue également une préoccupation pour l'historien moderniste Patrick Fournier. Sa recherche est replacée ici dans le cadre d'une large réflexion sur les acquis historiographiques, les directions de recherche et les contradictions en découlant. Nul médiéviste ne peut faire l'économie de telles exigences et précautions identiques. Enfin, Alain Boscus, historien des techniques, aborde les conséquences du passage d'un procédé thermique de production à un procédé électrolytique dans la moyenne montagne aveyronnaise au début du XX^e siècle. Fortement et légitimement fondée, sa recherche se nourrit également du travail mené au sein de l'équipe de Rémy Cazals du FRAMESPA (Toulouse) qui entreprend l'étude des productions et des industries sous le titre fédérateur : « Hommes, techniques, paysages ».

Derrière cet ensemble, il s'agit en définitive d'affirmer aussi la place du concret au sein de la recherche, de travailler à des réalités moins conceptuelles au sein desquelles l'écrit ou les « élites » pèsent de façon plus relative. Cédant progressivement leur place au geste, à l'assemblage, à l'outil comme au procédé de fabrication, à l'organisation sociale du travail comme à la réflexion autour de ses définitions, le Moyen Âge ne sera alors plus seulement celui des seuls créateurs et commanditaires.